

Jean-Louis MISSIKA, *La fin de la télévision*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. La République des Idées, 2006, 108 p.

Marion Duvauchel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7410>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7410](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7410)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

ISBN : 978-2-86480-829-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marion Duvauchel, « Jean-Louis MISSIKA, *La fin de la télévision* », *Questions de communication* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2007, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7410> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7410>

Ce document a été généré automatiquement le 12 avril 2021.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0 The Creative Commons license icons, including the CC logo, a person icon (BY), a crossed-out dollar sign (NC), and a crossed-out equals sign (ND).

Jean-Louis MISSIKA, *La fin de la télévision*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. La République des Idées, 2006, 108 p.

Marion Duvauchel

RÉFÉRENCE

Jean-Louis MISSIKA, *La fin de la télévision*. Paris, Éd. Le Seuil, coll. La République des Idées, 2006, 108 p.

- 1 « Pourquoi et comment la télévision disparaît-elle ? ». Voilà la question étonnante à laquelle l'opuscule alerte de Jean-Louis Missika tente, sinon de répondre, du moins qu'il essaie de poser avec clarté, intelligence, et précision. Ouvrage d'une apparente technicité, où comme il est d'usage aujourd'hui, on n'ose soulever les questions éthiques qu'en les effleurant de doigts gantés de pâle, mais où elles ont néanmoins le mérite d'être dites. Au demeurant, la réponse a la clarté d'une prédiction : « Internet deviendra le média dominant, et la télévision lui sera asservie en termes de ressources politiques » (p. 107). Nous vivons donc cette époque de transition dans un « océan d'incertitudes » (p. 108). « Comment en arriverons-nous à cette révolution ? », telle est, en substance, la question à laquelle cet ouvrage remarquable tente de répondre.
- 2 Si nous sommes étonnés, c'est d'abord parce qu'apprendre que la télévision va disparaître a de quoi suffoquer. Ne sommes nous pas tous intimement persuadés que la télévision gouverne nos vies, celle de nos enfants, et, dans la foulée, les détraque aussi, comme le sait tout éducateur qui se respecte, tout en admettant qu'on ne peut rien faire contre l'esprit du Temps et contre la Sainte modernité ? Or, il n'en est rien, la télévision va bel et bien disparaître, le processus est déjà en cours, ce n'est plus qu'une question de temps. On émerge de la lecture de cet ouvrage avec l'intime conviction que, en effet, quelque chose aurait bien failli nous échapper sans Jean-Louis Missika. Car le processus est soigneusement analysé, en trois chapitres d'une grande concision, dont le premier, un joyau, raconte l'histoire de ce médium incomparable, omniprésent et

désormais compromis sans rémission et voué à une proche disparition. Ce chapitre est tout à fait excellent. D'abord, parce qu'il s'appuie sur une distinction fort pertinente, celle des trois périodes établies par Umberto Eco : la paléo-télévision, la néo-télévision et la post-télévision (p. 12). Ensuite, parce que l'analyse se fait à travers le choix d'un prisme précis : celui « de la relation télévision-télespectateur » (p. 12). À l'âge d'or de l'émerveillement et de la découverte, celui des pionniers dont nous gardons bien sûr un souvenir un peu ému – « celui où l'on s'émerveille que *Les Perses* d'Eschyle fédère plusieurs centaines de milliers de téléspectateurs » –, succèdent deux autres périodes liées aux transformations sociales, à ce que l'on appelle aujourd'hui, l'évolution des mentalités. L'âge d'or n'en est peut-être pas un au demeurant, car « ce que l'on oublie, c'est que lorsqu'il y a une seule chaîne et que la télévision est encore une technologie mystérieuse et nouvelles, ce n'est pas *Les Perses* qu'on regard d'abord, c'est la télévision » (p. 13). Ce qui est vrai, certes mais on regarde les Perses aussi ! Ce qui, après tout, vaut tout de même mieux que la Star Ac'. Plus que la reprise de la distinction d'Umberto Eco, ce qui est interrogé, ce n'est pas seulement le média mais la relation instauré avec lui, et la situation de communication propre à chaque âge. Et elle est tout à fait édifiante. C'est ainsi que, face à la paléo-télévision marquée par trois traits – le fait d'être messagère, d'être fondée sur une relation de domination, de donner à l'expert une place et un rôle omniprésents – apparaît une télévision de complicité qui est aussi missionnaire. En effet, elle traite la défection du lien social et se présente comme thérapeutique. Le troisième âge – le nôtre, ou ce qu'il en reste – traduit une rupture liée au phénomène social interrogé : « L'affirmation narcissique de l'identité individuelle » (p. 27). Les exigences sociales se modifient, la norme sociale devient l'épanouissement, et la télévision devient auto-référencielle. La différenciation entre celui qui parle et celui qui écoute, centrale dans le premier âge, s'efface. Certes une télévision poubelle apparaît mais qui, pourtant, soulève des questions clés.

- 3 À ces trois âges de la télévision correspondent trois âges de l'information qui font l'objet du troisième chapitre, car il est clair que l'information est devenue un enjeu dans nos sociétés si résolument modernes. Soumission au pouvoir typique du premier âge, la néo-télévision va mettre à distance ce carcan du pouvoir. Dans le premier âge où l'expert a un rôle décisif, le journaliste est un pédagogue qui explique et assène. Puis, au cours du deuxième âge, il est un avocat ou un metteur en scène. Mise en scène magnifiquement analysée ainsi que le rôle qu'y joue la nouvelle génération de journalistes. On retrouvera avec saveur les noms de ces stars ainsi que quelques rappels pittoresques, comme les rocambolesques aventures de Patrick Poivre d'Arvor, lors de la guerre d'Irak (p. 76). C'est l'âge d'or de la politique à la télévision (p. 77) et, paradoxalement, il s'épuise déjà, ce dont le troisième âge va témoigner. C'est une excellente analyse de la parole politique et de son statut qui est opérée. Parole politique dépréciée et responsable, au fond, de cette dépréciation, depuis qu'elle se prostitue à l'audimat. Doit-on la plaindre ? Elle n'a, semble-t-il, que ce qu'elle mérite. C'est bien sûr la troisième période qui va faire l'objet d'une analyse plus fouillée. Ainsi y aurait-il trois tendances dans l'information de la post-télévision. D'abord la montée en puissance de l'information de divertissement, la focalisation sur les coulisses, et la gestion des passions, liée à ce surgissement de l'intime propre à la post-télévision et dont témoignent les émissions décadentes dont on nous abreuve. Ajoutons quelques remarques sur la montée en puissance d'un journalisme compassionnel (p. 82) qui ne sont pas dénuées d'intérêt.

- 4 Plus grave est le pronostic final. À quoi aboutit-on ? Tout simplement à une désintégration de l'espace public. Et cette désintégration est très clairement reconnue comme regrettable. Ah, enfin, on se prononce ! Il faut reconnaître que, au sein de cet opuscule d'une grande clarté, le deuxième chapitre occupe une position un peu déroutante. Il est certainement d'un remarquable intérêt, mais il est peu lisible pour des béotiens en matière de nouvelles technologies. D'une excessive technicité, nourri jusqu'à la satiété d'informations dont on a peine à comprendre la nature exacte tant elles sont spécialisées, on se perd un peu dans ces descriptions sophistiquées. Il est probable que le lecteur moyen, en particulier lorsqu'il est resté accroché à des valeurs classiques aujourd'hui un peu désuètes, soit un peu dépassé par la question des chaînes *premium* et du lien complexe entre internet-télévision. Pourtant il est central, car il explique cette disparition annoncée de la télévision, avalée par le monstre internet. Il reste une analyse fort claire et aboutie de l'image et de son statut. La libération effrénée et sans contrôle de l'image participe sans doute d'une forme de décadence et, en tous les cas, d'une inconscience sociale, d'une forme d'irresponsabilité. Autrement dit et sans jargon, l'internet va permettre la diffusion massive d'images auxquelles la télévision conférait un statut et une délimitation, délimitation aujourd'hui en danger, mais qui apparaît dès la deuxième période au cours de laquelle ces « gestionnaires d'un leurre » (p. 71), ces professionnels, en perdent progressivement la maîtrise : « La télévision a rompu depuis longtemps les amarres avec la valorisation de la parole de l'expert, du savant ou du politique (p. 72). En menant à son terme l'égalisation de la parole, elle aura creusé sa propre tombe parce qu'elle n'aura aucun système de valeurs pour défendre son professionnalisme (*ibid.*). Et parce qu'elle aura survalorisé « la parole ordinaire et souvent dénué d'intérêt » (*ibid.*).
- 5 Cette période de transformation profonde du jeu politique articule la disparition de la télévision comme média dominant, et la montée en puissance de l'internet comme média politique (p. 104). Sans doute l'internet permet-il un engagement à domicile, mais de quel ordre, et est-il encore un authentique engagement ? On est encore en droit d'en douter. Le diagnostic est précis : « La dispersion des sources d'information, soutenues à la fois par les nouvelles technologies et par de puissantes demandes sociétales, risque de conduire à une nouvelle situation : celle d'un espace public bavard et inattentif » (p. 105). Risque de conduire ? C'est sans doute là qu'on est un peu perplexe.
- 6 Il nous semble à nous qu'il y a belle lurette que l'espace public est non seulement bavard et inattentif, mais d'une incroyable insignifiance, d'une inqualifiable frivolité et d'une médiocrité décourageante.

AUTEURS

MARION DUVAUCHEL

Lycée français de Doha, Qatar